

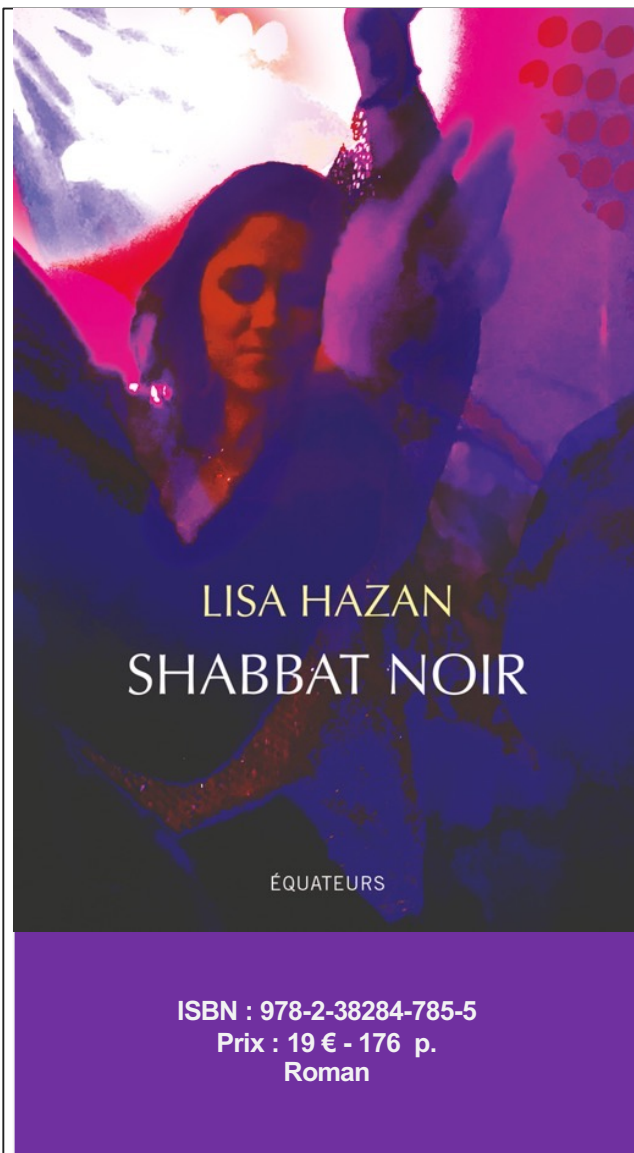
ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

RENTÉE LITTÉRAIRE 2024

DIFFUSION ET DISTRIBUTION :
HUMENSIS/Flammarion-UD
CONTACT : 01 43 29 28 81 /
editions-des-equateurs@orange.fr
<https://editionsdesequateurs.fr/>



**@editionsdes.equate
eurs**
**@editionsdesequate
urs**
@Equateurs



Parution le 21 août 2024

Le premier roman d'une vingtenaire dont la furieuse envie de vivre se heurte à la guerre et à une société fracturée

« J'ai écrit *Shabbat Noir* pour pouvoir crier. Crier ma peine, ma détresse, ma colère, ma peur, mon âge, mon impuissance, mes rêves, ma judéité, ma révolte, mes disputes avec Dieu, mon besoin de paix... Peut-être que je veux la paix avec beaucoup de naïveté. Peut-être que je veux la paix comme les jeunes qui ne connaissent rien à la vie, comme les artistes perchés, comme les déconnectés de la réalité, comme ceux qui ont été épargnés par la souffrance, qui l'ont vécue d'assez loin pour ne pas disjoncter, comme ceux qui ne connaissent pas assez le monde pour savoir que ça ne marche pas comme ça, que dans la vie ça ne marche jamais comme ça, que c'est trop simple de vouloir la paix, qu'il faut choisir un camp, sinon on lutte dans le vent... Mais je m'en fous, tu vois. L'avantage d'avoir vingt-et-un ans, c'est qu'on peut penser ce qu'on veut, et même le bien, qu'on peut se battre pour toutes les vies, même les petites, qu'on peut lutter pour l'idéal qu'on a dans la tête, même impossible ; on nous le pardonnera. »

Un premier roman coup de poing, fruit d'une douleur devenue impossible à exprimer, d'une révolte contre l'assignation à une identité et la déshumanisation.

Lisa Hazan, 22 ans, est étudiante en littérature et sciences humaines à l'Université Paris Cité. Elle a été lauréate du 36ème Prix du Jeune Écrivain pour sa nouvelle *Autobiographie* et finaliste du Prix Clara 2020 pour sa nouvelle *L'ingrédient à part*. Elle a vécu dix ans en Israël avant de revenir en France en septembre 2022.

SHABBAT NOIR EXTRAITS

« Je me suis laissé aller au désespoir pendant de longues minutes, même si le désespoir, c'est un peu comme l'alcool, on n'y a droit qu'à partir d'un certain âge... J'ai oublié temporairement que j'avais vingt-et-un ans et que le plus beau était à venir, et j'ai seulement pensé que tout allait mal et que j'étais triste.

J'avais mal au cœur, mal à la solitude, mal au pays – sans savoir si derrière le pays, je mettais la France ou Israël, ou le monde entier, ou rien du tout. Parfois, les juifs, on se souvient soudain qu'on est des exilés, ça nous frappe d'un coup. On ne sent plus chez-soi nulle part, on a l'impression d'errer, l'impression que si on part, on arrivera n'importe où. On se sent comme les pigeons, qui se font chasser à coups de pied, qui cherchent un toit pour se poser et ne rencontrent que des piques, parce que c'est la nouvelle mode, de mettre des piques sur les toits pour éloigner les pigeons... On devrait plus militer pour les pigeons.

On a l'impression de parler un autre langage que le reste du monde, que peu importe les mots employés, personne ne comprend. On est né sans langue natale, on a juste appris celle des voisins, et y a pas de mots, dans la langue des voisins, pour décrire la peine des juifs. On n'a pas de racines, ou au contraire, on en a trop. On est quelques arbres dont la forêt a brûlé et on n'a pas tous poussé au même endroit. On est dispersé, on est isolé, on est comme un chêne au milieu des sapins, ou comme un sapin au milieu des chênes, ou comme n'importe quelle autre plante qui contraste, qui n'est pas à sa place. On n'est jamais à notre place.

[...]

Surtout, on se rendait dans ce quartier pour danser.

Dans les immeubles désaffectés, les DJ en devenir organisaient des fêtes gratuites. La musique se répétait, tellement forte, rapide et violente qu'elle nous droguait presque. L'absence de paroles interdisait de réfléchir, de penser ; le cerveau pouvait se reposer, il n'y avait qu'à bouger.

On retirait les chaussures, on dansait pieds nus, on se bousculait et on se secouait. Il faisait tellement sombre qu'on ne voyait plus rien. On n'avait que cette adrénaline qui sortait du cœur et qui contrôlait notre corps. On ne savait pas si on était heureux ou pas, on s'en fichait, on était libéré pour une soirée de tous les choix qu'on avait à faire, de tous les problèmes qui nous étouffaient, de tous les malheurs qui nous semblaient insurmontables. Chacun était libre, plus personne ne jugeait et demain était si loin que personne ne s'en préoccupait. On se sentait respirer. On dansait presque pour militer, par défi, pour affronter la vie, pour dire que peu importe l'état du monde, les jeunes dansent, ils danseront toujours. »

PHILIBERT HUMM

ROMAN DE GARE



ÉQUATEURS

ISBN : 978-2-38284-682-7

Prix : 21 € - 224 p.

Roman

Parution le 28 août 2024

*L'odyssée retentissante et dérisoire de deux aventuriers
en chaussettes trouées*

Deux hommes, une gare, un train. Un roman qui part en retard, s'arrête sur les voies et finit en eau de boudin.

Deux copains rêvent d'aventure. Se procurent à cet effet un baluchon et deviennent vagabonds. De nuit s'introduisent dans une gare de marchandises, et se cachent dans un train. Ne savent pas quand ils partiront et où ils partiront. Ne savent même pas s'ils partiront. Au petit matin le train s'ébranle.

Des jours durant, les deux amis brûlent le dur, comme on dit dans les romans de Jack London, de Kerouac, de Jim Tully. À la différence près qu'ils ne verront pas Sacramento ou les grandes plaines du Wyoming, mais Villeneuve-Saint-Georges, le parc naturel régional du Gâtinais, Pouilly-sur-Loire, Nevers et Clermont-Ferrand... bref, le cœur de la France !

Philibert Humm est journaliste et écrivain, auteur avec Pierre Adrian de *La Micheline* et du *Tour de la France avec deux enfants*. Il reçoit en 2022 le Prix Interallié pour son ouvrage *Roman fleuve*, publié aux Équateurs.

CONTACT PRESSE : 01 43 29 28 81 / editions-des-equateurs@orange.fr

ROMAN DE GARE NOTE DE L'EDITEUR

« En guise d'avant-propos, un simple mot de reconnaissance. Il y a quelques années, sous le titre de *Roman Fleuve*, est paru dans notre catalogue un volume que l'on n'a peut-être pas eu le temps d'oublier. Ces pages étaient la relation d'une aventure vécue dans les eaux tumultueuses d'un cours d'eau français. On y rencontrait une douzaine de personnages pittoresques et près d'un millier d'adverbes, transitifs ou non. Le public ayant fait bon accueil à ce récit, l'auteur s'est laissé griser par le succès et a donné libre cours à ses penchants pour l'oisiveté, la débauche, le modélisme ferroviaire et la pratique des mots fléchés en intérieur. De mauvais placements et une gestion financière déplorable le contraignent aujourd'hui à donner suite à cette publication.

Les mêmes recettes ont été employées et les grosses ficelles usées jusqu'à la corde. Le titre est légèrement différent mais, à peu de choses près, vous verrez, c'est une resucée du livre précédent. Au début, ça va encore. La première partie démarre pépère et le lecteur aura tout le loisir de prendre ses marques en profitant du paysage. Puis ça s'emballe dans la seconde partie et tourne au grand n'importe quoi. La troisième partie, nettement plus courte pour ne pas dire bâclée, s'achève en eau de boudin, comme si l'auteur ne maîtrisait plus rien.

Roman de gare est à même de fournir un loisir ou une distraction salutaire à ceux qui n'attendent plus grand-chose de la littérature et de la vie en général. Il aura cet avantage de leur faire voir du pays sans les désagréments relatifs aux voyages.

Attention, il ne s'agit pas d'un roman inspirant sur le thème de la résilience. L'éditeur décline par ailleurs toute responsabilité dans cette aventure qu'il ne cautionnait pas et dont il réproouve l'idée même, mais qu'il consent à publier par charité chrétienne et aussi pour équilibrer ses comptes. Ne tentez en aucun cas d'imiter l'auteur. Vous risqueriez de vous pincer très fort. »



PHILIPPE RIDET
**BANDE
DE HÉROS**



ÉQUATEURS

ISBN : 978-2-38284-746-6
Prix : 20 € - 208 p.
Roman

Parution le 28 août 2024

Un roman d'amitié pour prolonger l'été

Un été à l'aube des années 80.

Dans les rues désertes d'une ville de province et sous la chaleur des après-midi passés autour d'un lac ou d'une table de jardin, des amis se retrouvent. Archétypes de leur génération fière, désabusée et mélancolique, ils se tiennent au seuil de l'âge adulte, redoutant la bascule.

Alors que la fête bat son plein, entre deux verres de gin-ananas et deux bouffées de Camel, ils s'interrogent : que faire de leur vie ? Partir ou rester ? Le temps s'étire et pourtant il faut choisir.

Dans ce roman d'une nuit et d'un demi-siècle, ciselé au scalpel d'un style onirique et tendre, de futurs boomers se regardent dans le miroir de leurs occasions manquées.

Un dernier verre pour la route. Un dernier disque avant que l'aube ne se lève comme un rappel à l'ordre...

Philippe Ridet, chroniqueur pour Arte, a été un grand reporter au Monde. Il a publié chez Albin Michel (*Le Président et moi*) et Flammarion (*L'Italie, Rome et moi*). Ce roman choral se place dans la continuité de *Ce Crime est à moi* et *des Amis de passage, aux Équateurs*.

CONTACT PRESSE : 01 43 29 28 81 / editions-des-equateurs@orange.fr

BANDE DE HÉROS EXTRAIT

« Les pieds nus sur la table basse du salon, le téléphone sur les cuisses, Jean-Denis composait le numéro de ses amis. Revenu depuis quelques heures dans la maison de son enfance, avenue Sadi-Carnot, il avait, à la suite de divers rituels, repris possession de cette villa où s'attachaient ses plus beaux souvenirs. C'était à regret qu'il l'avait quittée, trois années plus tôt, lorsque son âge et sa situation - surveillant au lycée, il bénéficiait de longues vacances d'été et d'un salaire - ne lui permirent plus de s'y incruster davantage. Du fond de son canapé, il répétait à chacun de nous ces mots, prononcés d'une voix neutre travestissant maladroitement son impatience : « La voie est libre ». On comprenait que la saison des fêtes, des charivaris, des farandoles, des bacchanales et des sarabandes recommençait. Nous finissions d'être jeunes et pour rien au monde nous n'aurions manqué ces prolongations. »

ANTOINE COMPAGNON



La littérature ça paye !



ÉQUATEURS

ISBN : 978-2-38284-751-0
Prix : 18 € - 160 p.
Collection « Récits »

Parution le 4 septembre 2024

L'essai le plus étonnant de la rentrée !

Au moment de la rentrée littéraire où on s'interroge toujours sur le sort et le devenir de la littérature, Antoine Compagnon, avec son esprit iconoclaste, signe un essai d'humeur et intempestif : *La littérature, ça paye*.

Ça paye parfois les écrivains quand ils ont une postérité, comme Baudelaire qui, bien qu'ayant mené une vie de pauvreté, connaîtra la fortune posthume.

Mais la littérature ça paye surtout pour les lecteurs car la littérature peut être à la fois un éloge de la beauté, du temps immobile, le fameux « *otium* », opposé à une vie trop active, le « *negotium* ». Proust l'a d'ailleurs démontré : les médecins, les militaires, quand ils sont lettrés, sont toujours meilleurs que les autres.

Enfin, la littérature ça paye parce que, à notre époque, les *fake news* ou le narratif prennent le dessus, même sur la guerre. Un récit juste est la meilleure des armes. Il n'y a pas de vie réussie sans son récit.

Académicien, professeur émérite au Collège de France, spécialiste de Montaigne, Baudelaire et Proust, Antoine Compagnon est écrivain et critique littéraire. Il a notamment publié *La vie derrière soi* (Equateurs, 2021), *Les Chiffonniers de Paris* (Gallimard, 2021) et plusieurs volumes de la série *Un été avec...* (France Inter-Equateurs).

CONTACT PRESSE : 01 43 29 28 81 / editions-des-equateurs@orange.fr

LA LITTÉRATURE, ÇA PAYE ! EXTRAITS

« Il existe une littérature rare, pour initiés, mais la littérature est ouverte à tous, utile à tous, indispensable à tous. C'est en tout cas ce que professait Baudelaire « Aux bourgeois », ce que soutenait Proust contre les hommes occupés. La culture humaniste est un atout dans chaque activité humaine, comme il faut s'être frotté à une autre langue pour connaître la sienne. On ne sait pas une langue si on n'en sait pas plusieurs ; on ne sait pas la finance si on n'a pas lu *La Comédie humaine*.

Je ne parle pas ici à la légère. J'ai appris cette leçon il y a très longtemps et je puis dater très exactement le moment où elle m'a été révélée [...]

Cette nuit-là, j'étais tellement passionné par les aventures de Julien Sorel que le sommeil me fut longtemps inaccessible. Vers deux ou trois heures du matin, je me levai, descendis dans la cuisine pour boire un verre d'eau. Je n'étais pas seul ; je retrouvai ma mère en bas, assise sur une chaise dans la salle manger, dont sa chambre était mitoyenne. J'échangeai quelques mots avec elle, quelques mots insignifiants (« Tu ne dors pas ? – Non, je n'y parviens pas, je lis »), mais c'est à cet instant-là que j'ai enfin compris, que je me suis enfin dit ce que je refusais de me dire depuis plusieurs mois et qui était que ma mère allait très bientôt mourir, parce que cette nuit-là j'ai vu son angoisse, l'angoisse qui causait son insomnie. Elle était malade d'un cancer, ne nous avait rien dit, et elle mourrait trois mois plus tard. Je suis remonté dans ma chambre et je ne crois pas m'être replongé dans le roman de Stendhal.

Voilà pourquoi cette nuit m'a tant marqué, par la séparation de la littérature et de la vie, l'amour et le pouvoir dans le roman au premier étage, l'angoisse et la mort au rez-de-chaussée auprès de ma mère, mais aussi par leur pénétration ou leur porosité. Ne prétendons pas que la littérature, c'est toute la vie, mais sans l'exaltation provoquée par *Le Rouge et le Noir*, sans l'intelligence de la vie procurée par ce roman (et par quelques livres que j'ai lus cette année-là, comme *Sa Majesté des mouches*, *Richard II*, ou *Crime et châtiment*), je n'aurais pas vécu les trois derniers mois de la vie de ma mère avec la même conscience, la même acuité, avec la même présence. Le lendemain ou quelques jours plus tard, de retour à Washington, j'achetai un cahier dans lequel je tins le journal des trois mois qui suivirent.

Julien doit tout à ses lectures. Quand le père Sorel le cherche à sa scie à eau pour lui apprendre que M. de Rênal souhaite l'engager comme précepteur, Julien, absorbé dans son livre, ne l'entend pas venir : « Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse : il ne savait pas lire lui-même. » Le père rejoint avec agilité le fils éperdu à califourchon sur une haute poutre de la scierie : « Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien », celui qui lui était le plus cher, *Le Mémorial de Sainte-Hélène* : « Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure. » »

Cette nuit-là, je pris le parti de Julien, décidais que la lecture n'était pas une « perte de temps », même si elle devait le mener à l'échafaud. Plus tard, trois ans plus tard, en 1967, j'ai lu *La Chartreuse de Parme*, avec le même enthousiasme. Fabrice, la Sanseverina m'enchantèrent autant que Julien, Mme de Rênal et Mathilde de La Mole ; Mosca me parut le politique le plus fin que l'on pût imaginer. Plus tard encore, le père Leuwen, dès la première phrase qu'il prononce : « Un fils est un créancier donné par la nature », me donnerait l'idéal de la subtilité que j'aurais tenté d'exercer si j'avais choisi de me faire banquier.

Mosca et Leuwen père vivent leur métier comme s'ils écrivaient un roman. Oui, voici la retouche qu'il convient d'apporter à la proposition de Proust sur la vie et la littérature : non pas vivre la littérature comme si elle était la vraie vie, mais vivre sa vie comme si c'était de la littérature, comme si l'on écrivait un roman, à la manière de Mosca et du père Leuwen, de Julien et de Fabrice. Tant pis ou tant mieux si cela se termine sur l'échafaud.

Et voilà aussi pourquoi je n'ai jamais rien écrit sur Stendhal, aussi intime qu'un jardin secret, sorte de *rosebud*. »